Toscanini homme libre

À la fin de 1956, nous avons, à *Umanità nova,* reçu une carte de New York. C'étaient des souhaits de bonne année, que nous transmettait le fils de Toscanini, depuis toujours porte parole de son père. Comment expliquer, pour notre humble tribune, tant de considération ?

Ce sont choses de vie publique qui aident à la connaissance du grand chef d'orchestre — choses qu'il faut savoir, car les professionnels de la musique les ignoreront toujours. Autrement dit, ils ne connaissent pas Toscanini intégral.

* *

C'est précisément à New York qu'a fleuri notre amitié. Bien pauvre eût été notre antifascisme si, à la liste des d'Annunzio, des Gentile, des Marconi se fût ajouté le poids du nom de Toscanini. C'était l'heure où le César de paille était proclamé l'envoyé de la Providence, tant par la Banque que par l'Église, l'académie et la diplomatie du monde entier, Moscou en tête, bien sûr, puisque le premier gouvernement qui ait reconnu l'État soviétique ne fut autre que la Rome de Mussolini.

Or, en cette même heure, Toscanini a dit non !

* *

New York est l'une des plus grandes villes italiennes. Sur les huit millions

d'habitants de l'immense caravansérail, il y avait plus d'un million d'émigrés italiens (d'émigrés *non réfugiés).* Et sur ce million, une proportion peut être de cinq pour cent d'antifascistes. Minorité infime, mais audacieuse, mais inadaptée, déracinée et n'attendant que le moment de rentrer en Italie, pour la Révolution.

Toscanini était avec nous, animé de la même haine contre toute la coalition obscurantiste, cléricale, gangstériste groupée autour de l'ambassade du fascisme, tout à la fois payée et payant pour tromper tout le monde, en premier lieu les pauvres diables incapables de distinguer entre l'amour du pays natal et la « patrie politique ».

* *

On a accusé Toscanini d'avoir abandonné l'Italie dans ces années noires. En effet : Toscanini n'eût pas été capable de vivre en Italie sous la protection du dictateur. Non, Toscanini n'eût pas pu vivre sous la tente à oxygène, tandis que le peuple tout entier était menacé d'asphyxie. Toscanini n'était pas un « doctrinaire » — il ne l'a même pas été en musique. Tout le monde se plaint qu'il n'ait pas laissé une *méthode,* un traité de *sa* méthode. En vérité, Toscanini ne pouvait pas se soumettre à la dictature, parce que, en lui, éthique et esthétique se rejoignaient dans une même et primordiale aspiration : l'amour, la passion de la liberté.

Il ne faut pas dissimuler la part d'erreur, apparemment inévitable en chacun, même chez ceux que nous admirons le plus. Quel homme est infaillible ? Toscanini, pendant la Première Guerre mondiale, fut interventionniste. Nous étions, nous,

anti interventionnistes. Mais nous avons toujours fait la différence entre les interventionnistes cohérents avec eux mêmes et les hommes de paille à la Mussolini, qui, du matin au soir, était passé de l'Hervé première manière au plus furieux nationalisme. Toscanini était imprégné d'italianité mazzinienne ; donc, il ne se trahissait pas en prenant le parti de la guerre — mais cela devait lui valoir (dame, tout se paye !) une camaraderie avec le Mussolini de 1915 1919, ce même Mussolini qui bientôt allait lui faire reconnaître dans l'ex marxiste extrémiste le prototype du Rabagas [[Borghi est plus calé que nous en « littérature » française. Le *Larousse* en deux volumes révèle : « *Rabagas*, comédie politique en cinq actes de Victorien Sardou (1872). Rabagas est le type du politicien de café, chef d'une bande de démagogues braillards.]].

Dès avant la marche sur Rome, Toscanini ouvrit les yeux le soir qu'à Bologne les fascistes prétendirent lui imposer de jouer leur hymne « Giovinezza ». Il dit : non. On essaya la manière douce. Il répéta : non. On le menaça. Sa réponse n'avait pas changé : non. Alors, on passa aux gifles. Mais lui, toujours : non, non, non ! C'était la rupture ouverte.

Sous son apparence timide, voire même, peut être, aristocratique (encore qu'il se montrât mal à l'aise avec les aristocrates, leur témoignant sa mauvaise humeur), Toscanini était un révolté, un insoumis. Les écrivains bourgeois ne comprennent pas cela. Ils ne savent pas que Toscanini était resté l'individu typique de son origine, de son éducation populaire en une ville de tradition révolutionnaire, Parme — avec, en outre, pour lui, une tradition de famille garibaldienne (son père avait été compagnon de Garibaldi). Je préciserai même que Parme a son Belleville ou, si l'on préfère, son faubourg

Saint Antoine : le faubourg qui, comme le nom italien l'indique — Oltretorrente — est de l'autre côté de la rivière, faubourg révolutionnaire par excellence. Toscanini était resté un gars d'Oltretorrente, *« cette partie de Parme,* comme il lui est arrivé de me dire au cours de nos conversations, *où la police n'avait pas le courage d'entrer, au temps de Garibaldi ».* (Parme, en 1922, avant la marche sur Rome, fut la ville qui se fit le plus remarquer dans l'insurrection contre le fascisme, lorsque celui ci entreprit de la conquérir.)

L'adoration de Toscanini pour Verdi est proverbiale. Verdi est lui aussi de la province de Parme, et Toscanini disait souvent de Verdi : « Je l'aime, car il est resté le paysan de ses origines. »

Certains n'ont pas craint de chercher à minimiser la protestation de Toscanini le jour de son refus de faire exécuter l'hymne fasciste à Bologne. On a prétendu que c'était là une protestation d'artiste raffiné qui n'admettait pas de confondre la musique « art » avec la musique politique. Rien de plus faux. Toscanini, pendant la dernière guerre, a toujours accepté de terminer ses concerts par « la Marseillaise », l'hymne de Garibaldi et même « l'Internationale » répudiée par Staline. La protestation de Bologne fut bel et bien une révolte — révolte contre Mussolini, révolte d'une homme libre.

* *

On a dit et répété qu'il était *autoritaire* avec les instrumentistes de son orchestre. Autoritaire ? Que voilà bien, dans son cas, un mot employé à contretemps ! Est il « autoritaire » le médecin qui précise à l'infirmière

la tâche qu'elle doit remplir ? Est il « autoritaire » avec les passagers, le pilote qui préside au déplacement du navire ? Nous avons en italien le vrai mot : *autorevole,* c'est à dire qualifié sans réserve. Ce fut le sujet d'une conversation entre lui et moi — si petit — chez lui un soir, à Riverdale (N.Y.). Toscanini fut tout content d'entendre mon distinguo. Il n'aimait pas être considéré comme une « autorité ». Et en effet, il était un « souffrant de la perfection ». Aux répétitions, on le voyait souffrir. Oui, il avait des moments de protestation énergique contre une disharmonie — mais quel sourire aussi au moment de sa victoire sur quelque petit « rien » qui avait mis auparavant son oreille à l'épreuve d'un terrible terrorisme. Et ses instrumentistes lui donnaient raison, reconnaissants de tout ce qu'ils savaient avoir appris de lui.

* *

Il ne fut pas un politicien ; mais aux heures graves pour l'Italie et pour le monde, il fut un *politique,* et il le fut avec clairvoyance. Et cela à telles enseignes que lorsque, à New York, on eut commencé de louches manœuvres de réhabilitations non en faveur des pauvres diables, mais des gros bonnets du fascisme italo américain, Toscanini prit ouvertement parti contre ces compromis et ces compromissions, en accord avec les démocrates intransigeants comme le professeur Salvemini, et aussi avec nous. Et lorsque les communistes italiens apportèrent leur sanction au traité passé entre le fascisme et le Vatican, Toscanini ne ménagea pas l'expression de son indignation et de sa fureur. De tous les hommes en vue, il est le seul qui n'ait jamais rendu visite au Pape à Rome. Et jamais, autour de lui, je n'ai vu de prêtres ni d'images de piété. (Soit dit à propos de la

spéculation à l'échelle mondiale à
laquelle s'est adonnée l'Eglise à l'occasion de
ses funérailles. Sa propre famille a affirmé que la
mort l'a surpris tout seul dans son lit. C'est dire que les siens
n'étaient pas inquiets de son état. Ce qui n'a pas
empêché de répandre après coup le bruit
que, deux jours avant de mourir, il se serait senti très mal
et qu'on avait alors fait venir un confesseur. Basile, une fois de
plus, a bien travaillé. N'oublions pas, d'ailleurs, qu'il
y a dans sa famille des femmes très haut placées dans
l'aristocratie monarchiste ; même une jeune fille a
récemment épousé un membre de la famille royale
italienne. Monseigneur Spellman archevêque de New York, et
qui aspire à prendre la succession de Pie XII sur le trône
de saint Pierre, avait là tout ce qu'il lui fallait pour
manigancer — c'est le cas de le dire — son œuvre... pie.)

Je
vous envoie [[Écrit à Hans Rüdiger, Stockholm, qui a traduit ce texte en
suédois pour le journal syndicaliste *Dagstidningen*
Arbetaren et nous a communiqué l'original, écrit en français.]]
une photo de Toscanini, dont il me fit cadeau en 1944. Voici en
quelles circonstances : Un jour, le Maître m'avait
demandé : « Nous jouons « l'Internationale »,
mais tout ce que je sais, c'est que la musique en est belle.
Dis moi, qui est l'auteur des paroles ? et qui le
musicien ? »

Et
quelques jours plus tard, me voilà de nouveau chez lui, avec
un exposé détaillé sur Pottier, le poète
anarchiste et ex communard, et sur le musicien Degeyter, auteur
de la musique. Toscanini fut enthousiasmé de mon petit
travail.

Sur
Toscanini homme libre, il y aurait encore beaucoup à dire.

**Armando
Borghi**